« Raconte-moi ta migration »

L'entretien biographique entre construction ethnographique et autonomie d'un nouveau genre littéraire

Tell Me Your Migration. The Biographical Interview, between Ethnographical Construction and a New and Autonomous Literary Genre

Annalisa Maitilasso

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/17655>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.17655
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2014
Pagination : 241-265
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Annalisa Maitilasso, « « Raconte-moi ta migration » », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 213-214 | 2014, mis en ligne le 27 juin 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/17655> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.17655

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

« Raconte-moi ta migration »

L'entretien biographique entre construction ethnographique et autonomie d'un nouveau genre littéraire

Tell Me Your Migration. The Biographical Interview, between Ethnographical Construction and a New and Autonomous Literary Genre

Annalisa Maitilasso

- 1 « Tu veux que je te raconte mon histoire ? Je peux le faire, je l'ai déjà fait beaucoup de fois », m'explique en souriant Thierno¹ — un personnage de référence dans le milieu bamakois des associations de migrants de retour — quand je lui parle de ma recherche et de mon désir d'échanger avec lui à propos de son parcours migratoire. L'histoire de vie de Thierno se présente comme un véritable produit, l'expression d'une performance littéraire reproductible à chaque fois qu'on le désire ; un produit pour lequel il existe une forte demande de la part des journalistes, ethnographes et activistes des droits humains, comparable seulement à la demande des rituels dogons de la part des touristes nourris des livres de Marcel Griaule.
- 2 Il faut reconnaître que les biographies, les histoires familiales ou les récits de voyage représentent aujourd'hui des sources incontournables pour l'anthropologie et la sociologie des migrations en Afrique, pour deux raisons principales : l'une, d'ordre général, qui ramène à la progressive affirmation de la méthode biographique dans les sciences sociales ; l'autre, d'ordre spécifique, liée au caractère diachronique et processuel de l'expérience migratoire. Le schéma biographique s'accorde, de fait, d'une manière harmonique à un parcours qu'on veut sonder dans son évolution temporelle : en suivant le déploiement d'une expérience migratoire concrète et ordonnée selon des coordonnées espace-temps, nous visons à retracer une trajectoire sociale.
- 3 Pour cela, il me semble intéressant, vu l'usage répandu de ces techniques d'enquête, de creuser dans le processus de production discursive des récits de migration, en s'interrogeant sur les modes de montage et de mise en scène des histoires de vie. Autrement dit, plutôt que d'en questionner l'utilité documentaire ou d'en dénoncer la nature trompeuse fruit d'une abstraction arbitraire (Bourdieu 1986), il s'agit ici de rendre explicites les matériaux avec lesquels les migrants fabriquent leurs récits biographiques :

dans quelle mesure recourent-ils à des formules, des locutions et des schémas narratifs issus d'une « culture de la migration » circulante, pour citer une expression de J. Cohen (2004) ? De quelle manière cette construction biographique participe-t-elle des dynamiques complexes d'appropriation et de recomposition identitaire ? Et encore, quel est l'impact du partage de rôles entre enquêteurs et enquêtés sur les modes de représentation de soi des migrants et d'attribution de valeur aux pratiques migratoires ?

- 4 Le point de départ de mon argumentation sera la constatation du caractère « provoqué » de ce type de production autobiographique, qui est créé comme unité de sens au moment où elle est explicitement suscitée par les enquêteurs. Cela ne signifie certainement pas qu'il n'existerait pas une conscience autobiographique de migrants avant l'arrivée de l'enquêteur, mais plutôt que cette arrivée, cette requête — « raconte-moi ton histoire » — produit des effets évidents de formalisation, de sélection et de cohésion logique dans un bloc narratif *a priori* homogène.
- 5 À l'aide des entretiens biographiques réalisés à l'occasion d'une enquête de terrain sur les mécanismes de réinsertion des migrants maliens retournés dans leur milieu d'origine², j'aborderai les modes de construction des récits de vie en faisant ressortir deux réflexions majeures. La première porte sur l'interdépendance, dans les histoires des migrants, entre la présentation du départ et le discours sur le retour ; on observe une tendance persistante à l'harmonisation de l'image de soi dans le passé migratoire et dans le présent de la narration. La seconde réflexion émane de l'observation de la similarité morphologique des récits, peuplés de figures et d'expressions qui se répètent constamment. La formulation des biographies des migrants passe à travers le filtre d'une grille de sens codifiée, fabriquée sur la base de l'expérience et des narrations des précédentes générations de migrants.
- 6 La dernière partie de l'article sera dédiée à l'analyse des formes d'acquisition d'autonomie du genre de la narration autobiographique migrante : une fois affranchie de la curiosité intellectuelle du chercheur et de l'intérêt documentaire du journaliste (qui font du cas particulier une pièce toujours accessoire dans une construction discursive plus ample, qu'elle soit une théorie scientifique ou une revendication politique), l'histoire de vie est reprise par les sujets eux-mêmes en tant que moyen de contrôle sur la valeur à attribuer à l'expérience migratoire individuelle. Par son histoire le migrant rapatrié, refoulé — mais aussi le migrant de retour volontaire — se fait ainsi une place sur la scène locale en acquérant parfois une visibilité internationale. J'interrogerai le cas de Thierno pour retracer le passage du « récit provoqué » au « récit lancé », c'est-à-dire produit et reproduit de manière calculée à des fins de revanche sociale. Enfin, pour achever ce parcours d'analyse, j'approfondirai les stratégies de construction identitaire imbriquées dans les narrations biographiques, afin d'éclairer les variables qui font de l'entretien un lieu privilégié d'investissement symbolique et de transfert de valeurs.

Biographies, récits de vie, mémoires de migration : des matériaux au statut incertain

- 7 Le recours à la reconstruction rétrospective des expériences migratoires individuelles est devenu, à partir des années 1990, une méthode populaire dans la recherche qualitative sur les migrations et une pratique largement diffusée parmi les militants des mouvements sociaux pour les droits des migrants. Les raisons de ce succès renvoient à la découverte

des multiples potentialités offertes par la méthode biographique qui permet de capter, dans la narration d'un vécu personnel, un surplus d'informations liées au contexte social, culturel et politique dans lequel une séquence événementielle est vécue, interprétée et réélaborée par l'acteur lui-même (Floriani 2004 ; Veith 2004). Cette capacité de rattacher agilement le niveau microsocial au niveau macro (en basculant, par exemple, d'un épisode de contournement de frontière à la gestion politique des flux migratoires) se trouve à la base de la fortune des récits de migration mais aussi de leurs usages souvent hâtifs, dépourvus d'une base de réflexion méthodologique.

- 8 D. Demazière et C. Dubar (1997), dans un essai limpide sur la démarche biographique, critiquent l'usage qu'ils définissent d'illustratif des entretiens biographiques, où les récits de vie sont traités comme les images d'un livre illustré et ont la fonction d'appuyer des concepts établis au préalable. Face à ce risque, le développement de différentes méthodologies d'analyse biographique s'est orienté, d'un côté, vers l'étude des logiques narratives à l'œuvre dans les récits de vie (Delcroix 2001 ; Veith 2004) et, d'un autre, vers le recours aux techniques des linguistes — comme l'analyse du discours — en partant du principe selon lequel une histoire de vie pose avant tout une question de formulation discursive, de « mise en mots » (Leclerc-Olive 1997). Dans un cas comme dans l'autre, ces réflexions correspondent à un même souci : à savoir, la volonté d'asseoir la lisibilité scientifique des récits de vie.
- 9 Il faut rappeler que le débat sur la validité méthodologique de l'usage des matériaux biographiques remonte aux années 1970 (Bertaux 1976 ; Markiewicz-Lagneau 1976 ; Chevalier 1979 ; Catani & Mazé 1982) : c'est l'époque de la parution de différents travaux soucieux de relancer une méthode qui avait été déjà expérimentée pendant la période de l'après-guerre, dans le climat de rénovation méthodologique de l'École de Chicago. En réévaluant les ouvrages pionniers de W. I. Thomas et F. Znaniecki (1919) sur les paysans polonais en Amérique et en Europe, ces auteurs essaient de définir et systématiser « l'usage sociologique des vécus d'acteurs situés dans des contextes sociaux plus ou moins vastes, mais toujours définis » (Chevalier 1979 : 91).
- 10 L'apparition polémique du texte de Bourdieu (1986 : 67) « l'illusion biographique » relance le débat en dénonçant « l'entrée en contrebande dans l'univers savant » des histoires de vie par la voie du faux naturalisme des notions procédant du sens commun³. Mais curieusement, la croisade bourdieusienne contre le narcissisme naïf de la « présentation officielle de soi » inscrite dans la pratique biographique, a suscité paradoxalement un intérêt renouvelé pour l'exercice de cette méthode. Plusieurs auteurs (Clot 1989 ; Fischer-Rosenthal 1989 ; Passeron 1990 ; Heinich 2010), pour la plupart critiques face à la posture de Bourdieu, ont observé que l'explicitation du caractère manipulé, autoréférentiel et socialement construit du récit de vie, loin d'empêcher la connaissance sociologique, y apporte une contribution indispensable, qui passe par la compréhension des modes d'autoreprésentation et de représentation du social par les acteurs impliqués. Il faut étudier la narration d'une vie, nous enseigne P. Ricoeur (1991a, b), non pas pour atteindre une reconstruction précise des événements vécus, mais pour pénétrer dans le cœur des opérations dynamiques de façonnage de l'identité narrative.
- 11 Pour ce qui concerne plus spécifiquement les études migratoires, la tendance à opter pour la perspective du parcours individuel afin d'explorer les enjeux majeurs des flux migratoires est encore plus prononcée qu'ailleurs. Sa pratique se développe au cours des années 1980 (Apitzsch & Siouti 2007), grâce à l'affirmation d'une démarche qualitative dans l'étude des migrations en réponse aux modélisations impersonnelles des

économistes et des structuralistes. L'usage des récits de vie s'accroît considérablement avec l'adoption d'une approche transnationale intéressée à faire valoir l'aspect multi-local des migrations actuelles : la fluidité spatiale des pratiques contemporaines de mobilité, en effet, semble échapper aux méthodes traditionnelles de l'enquête qualitative basées sur l'immersion prolongée du chercheur dans un milieu socioculturel localement situable. Il s'avère que, dans le contexte d'un débat florissant sur la déconstruction du lien entre culture et lieux physique (Gupta & Ferguson 1992 ; Appadurai 1996), le récit de vie se donne comme une solution méthodologique élégante, capable d'articuler d'une manière efficace et cohérente la multiplicité spatiale des scénarios d'enquête. La possibilité de suivre l'histoire d'un sujet mobile offre au chercheur une option de recherche qualitative alternative à l'observation de longue durée dans un espace circonscrit. On doit à cela sa grande diffusion, voire son institutionnalisation, dans les travaux qui optent pour une approche multi-située.

- 12 D'ailleurs, l'emploi des notions de « parcours », de « trajectoire » et aussi de « projet migratoire » contribue à la construction d'une approche conceptuelle orientée vers la mise en valeur de la nature processuelle de l'expérience de migration, qui nécessite une méthode capable de reproduire une évolution dans l'espace-temps. En définitive, l'entretien biographique doit sa fortune dans les recherches sur les migrations à sa capacité de saisir une diachronie, ainsi qu'à la possibilité de relier et de recomposer la fragmentation spatiale des flux migratoires. On invite l'interlocuteur à procéder par étapes ; de cette manière le déplacement physique fournit un guide mnémotique pour la narration d'un mouvement dans un espace social segmenté, discontinu, pluriel.

L'entretien biographique comme interaction : le récit provoqué

- 13 Ainsi que nous l'avons souligné plus haut, en dépit de l'adaptation mimétique du récit de migration au parcours de migration, la traduction discursive d'une expérience migratoire reste une opération complexe et articulée, qui mérite une analyse de ses différentes dimensions. Tout d'abord, il faut considérer la situation d'interaction où l'émergence d'une voix narrative et d'un discours cohérent est le résultat d'une coproduction de sens (Demazière & Glady 2008) qui engage à la fois enquêteur et interviewé. La bonne réussite du jeu coopératif de l'enquête dépend de la disponibilité de chaque partie à respecter le partage fonctionnel des rôles, ainsi que les conditions d'exécution de l'entretien (confidentialité, non directivité, disposition à la communication de l'un, disposition à l'écoute de l'autre), selon un procès qui passe par l'acceptation — implicite ou explicite — de ce que R. Ghiglione (1986) appelle le « contrat initial de communication ».
- 14 Il a été observé (Goffman 1973 ; Blanchet 1976 ; Gumperz 1989) que ce partage de rôles implique toujours une asymétrie de positions accentuée par une distance sociale et culturelle qui joue souvent en faveur de l'enquêteur : il en découle que la force contraignante de l'imposition extérieure pèse nécessairement sur l'entretien biographique. En réponse à la radicalité de cette position, il est opportun de reprendre les observations de D. Demazière (2008 : 18) lorsqu'il se demande : « Faut-il pour autant faire de la violence symbolique, quel que soit le sens dans lequel elle s'exerce, un schéma obligé et suffisant, propre à rendre compte de la relation d'enquête ? Ne convient-il pas de prêter une attention plus acérée aux réactions des personnes sollicitées, qui varient dans

une gamme très élargie : hostilité, résistance, réticence, indifférence, docilité, enthousiasme, enrôlement ? »

- 15 Il semble alors nécessaire de complexifier l'analyse de la situation d'enquête, en évitant de la considérer seulement comme un procès d'échange asymétrique qui s'inscrit dans une interaction à deux. L'enquêteur et l'interviewé ne se rencontrent pas dans un vide social : s'ils sont réciproquement hostiles, résistants, indifférents, ouverts, confiants ou engagés, c'est en fonction des interprétations qu'ils donnent de la dynamique d'enquête et des résultats qu'ils pensent pouvoir en tirer. Migrants, chercheurs et journalistes réagissent à la dynamique de l'entretien sur la base de l'expérience directe ou indirecte des situations similaires : ils anticipent le développement de l'*interview* grâce à une représentation socialement filtrée de l'interlocuteur, ainsi qu'on le verra par la suite.
- 16 Il y a donc tout un travail préalable à la mise en mots du récit de migration qui ne laisse pas de traces sur le magnétophone et qui comprend le montage de la situation d'échange, le positionnement des participants et leurs attentes. Si l'on se demande quels sont les effets visibles de cette phase préparatoire sur la composition discursive du récit de vie, on a déjà là une première réponse : la migration prend forme comme unité de sens grâce à la demande de l'enquêteur dans une situation d'interaction concrète — une campagne pour les droits des expulsés, une rencontre dans le siège d'une association, la visite au domicile de la part d'un anthropologue, etc. Les matériaux biographiques qui feront partie du récit seront alors sélectionnés par les migrants en mesure de leur degré de pertinence jugée par rapport à la thématique suscitée par le chercheur. Ce qui signifie, par exemple, que la naissance d'un fils ou une maladie grave risque d'être exclues du récit par manque de lien direct avec ce que l'interviewé estime être le contenu de l'histoire espérée par l'enquêteur. En définitive, on peut même dire que c'est la requête précise, celle de produire une « histoire de migration », qui contribue à la conception de la migration comme une partie autonome de la vie d'une personne, avec des effets évidents de reconstruction de la mémoire et de labélisation dans la multiplicité fluide du vécu. Tout récit de vie qui naît dans cette dynamique est, donc, un récit provoqué avec un canevas plus ou moins anticipé par le chercheur.
- 17 Il serait tout de même naïf de penser qu'il n'existe pas, en Afrique, de multiples récits de migration indépendants des sollicitations des enquêteurs, ainsi qu'une production intense de performances autobiographiques et une forte conscience de la part des migrants eux-mêmes de l'intérêt social de leur expérience. Dans l'imaginaire des sociétés ouest-africaines la migration occupe une place cruciale ; elle est devenue un véritable « fait social total » pour reprendre un argument de A. Sayad (1999). La fortune des histoires de migration dans les pays d'origine atteste de l'affirmation d'un discours dominant qui valorise le fait d'émigrer⁴.
- 18 Nous allons voir que les récits provoqués sont souvent le produit de la mise en œuvre de compétences performatives développées au préalable dans un contexte où les histoires qui parlent d'ailleurs rencontrent toujours l'intérêt des auditeurs.

Savoir se raconter : le récit maîtrisé

- 19 Au Mali, partir à l'étranger, et surtout partir vers l'Europe, demeure une véritable mission chargée d'une grande valeur symbolique et alimentée par l'épique, l'imaginaire et la mémoire collective d'une société qui compte plusieurs générations d'émigrants. Il n'est

donc pas étonnant que les migrants tendent à développer des compétences narratives spécifiques afin de produire des histoires de vie attractives pour un public connaisseur en la matière. Le récit d'aventures à l'étranger commence à être réclamé aux migrants à partir des visites occasionnelles durant leurs vacances. Ces histoires se confrontent au paradigme de migrations réussies exposées par des images de bien-être économique et de promotion sociale. Les migrants sont souvent poussés à construire un récit en cohérence avec la résonance symbolique de leur expérience. Cela stimule la maîtrise des compétences autobiographiques de ceux qui peuvent présenter leur migration comme une réussite. Par ailleurs, la pression sociale peut aussi réduire l'envie de se raconter pour les migrants de retour forcé qui ne parviennent pas à se soustraire au discrédit d'un parcours communément jugé comme un échec. Les uns tendent à développer une grande habileté narrative (leur récit est continuellement sollicité, il est perfectionné et modulé selon les exigences). Les autres, en revanche, peuvent préférer la discrétion ou le silence. Parfois les migrants expulsés ou refoulés n'acceptent pas de bon gré de raconter leurs parcours. Ce refus est la conséquence de la stigmatisation qu'implique un projet migratoire interrompu. La mise en mots de l'histoire de vie suppose la reconquête d'une nouvelle visibilité sociale, tel qu'on le verra dans la dernière partie de l'article.

- 20 En définitive, le récit de vie peut représenter un moyen important de négociation de sa place au sein de la société d'origine : en effet, qu'ils soient rentrés volontairement ou pas, les migrants de retour sont sujets à une forte pression sociale, proportionnelle aux attentes d'amélioration économique du groupe familial et communautaire⁵. Pour ces ex-migrants, il devient notamment important de pouvoir influencer, à travers leur récit, sur l'image que les proches, les amis et les voisins se font d'eux. Raconter son histoire se traduit alors par une opération de régulation sociale à part entière (Kohli 1989). Un exemple de cette dynamique est la propension à relativiser les résultats de l'aventure migratoire : les récits de migration assument fréquemment un caractère, plus ou moins marqué, de réalisme démystificateur, synthétisable dans l'expression « l'Europe ce n'est pas l'Eldorado » :

« J'ai galéré là-bas pendant des années sans avoir la carte de résidence. On a quand même dû suivre⁶, j'avais une petite idée dans la tête, que je devais aller en France, travailler un an, faire des économies et renforcer mon commerce, mais malheureusement la France que j'imaginais dans ma tête, c'était le contraire. Pendant trois années, ça a été la galère ».(Mahdi)⁷

- 21 Le but affiché d'une telle posture vise à contenir les enthousiasmes excessifs, potentiellement nuisibles pour la position, souvent très fragile, des migrants de retour au sein de la société d'origine. Ces derniers proposent une histoire revue à la baisse dans laquelle les difficultés, les contraintes et les risques ont empêché la réussite espérée de l'entreprise migratoire.
- 22 Dans tous les cas, raconter son histoire signifie réactiver son passé en fonction du présent, c'est-à-dire placer les événements dans une intrigue narrative porteuse d'un discours sur l'actualité (Ricoeur 1983). Les histoires d'émigration des Maliens de retour parlent, dans leur majorité, d'un présent de réinsertion difficile : ceux qui sont rentrés volontairement font face à la nécessité de justifier leur choix de mettre fin à l'émigration en se démarquant du soupçon de l'échec, tandis que ceux qui ont été expulsés ou refoulés aspirent à redonner une valeur positive à leur expérience. On entrevoit dans ces récits une recherche de cohérence dans le développement de l'histoire : la logique qui régit le départ est reformulée à partir d'une nouvelle perspective, celle du retour. De la

même manière, les objectifs initiaux de l'expatriation sont mis en lien avec les résultats atteints, selon une liaison qui peut être positive (« je suis parti avec certains objectifs que j'ai pu réussir, malgré les difficultés »)⁸ ou négative (« je suis parti avec certains objectifs que je n'ai pas pu réussir, malgré ma volonté »)⁹.

- 23 Dans les deux cas, la cohérence est garantie par la représentation d'une intentionnalité ferme qui ne varie pas au cours du chemin. En effet, un des marqueurs le plus évident de cette opération d'harmonisation du passé au présent, sur le plan de la mise en intrigue, est l'avis discordant, voire l'opposition ouverte des « autres » (la famille, les amis, les compatriotes à l'étranger), ce qui met en relief, par contraste, la résolution individuelle. À ce propos, je vais présenter les extraits de trois histoires de migration.

- 24 La première est celle d'Ali, un ex-migrant de Kayes rentré au Mali après trois ans en France :

« Donc, toutes ces choses m'ont poussé à aller ; mais de toute façon je n'ai jamais opté pour rester ailleurs. Non. Partir et revenir ! Quand j'ai dit, je rentre chez moi, ils m'ont dit, eh mon frère, si tu pars en Afrique, tu ne retournes plus ici, tu n'auras plus le visa. Moi j'ai dit que je m'en fous. Eh oui, les gens m'ont dit ça plusieurs fois.
— Les Maliens en France ?

Les gens en France et ici. Moi j'ai dit : moi j'ai un objectif, je ne dépasse pas ça, trois ans, pas plus pas moins. Je l'avais décidé avant que je quitte ici, trois ans maximum ». (Ali)¹⁰

- 25 Dans l'histoire d'Ali, la migration est présentée à travers une image de progression personnelle visant un objectif concret : mettre de côté un petit capital pour l'agrandissement de son garage de réparation de voitures à Kayes. Ali met l'accent sur la date limite de permanence qu'il avait fixée au départ et qu'il a voulu respecter (« trois ans, pas plus pas moins ») et sur son indifférence par rapport aux opinions d'autrui (« moi j'ai dit que je m'en fous »). De cette manière, la construction du récit vise tacitement à l'émergence d'une logique narrative caractérisée par la détermination, la rigueur personnelle et l'autonomie décisionnelle. Nous observons le même processus dans le discours de Madiba :

« Moi, j'ai dit à mes amis que j'allais rentrer en 2007. Et bien, je suis allé et je suis rentré en août de 2007. Pour ce qui me concerne, ce n'est pas une question d'argent. Je ne veux pas rester là-bas. J'avais même des copines qui voulaient des enfants, elles voulaient que je les épouse, mais moi j'ai refusé tout ça. Pourquoi j'ai refusé ? Les autres voient ça une grande opportunité ; mais pour moi, c'était pas dans ma ligne ». (Madiba)¹¹

- 26 La ligne qui donne une cohérence à l'histoire de Madiba est son intention de s'engager dans une migration à durée déterminée, construite sur l'idée du retour, une migration qui trouve sa raison d'être dans la décision ferme de rentrer définitivement au Mali. Dans le cas un peu différent de Mahdi, si le retour a été motivé par l'impossibilité d'atteindre ses objectifs, l'insistance sur la responsabilité individuelle du choix de rentrer, en marge des opinions de la famille, est identique :

« Je suis parti pour que les choses avancent ; eux-mêmes (la famille) ils ont senti que les choses n'avancent pas. En réalité, la famille n'a pas de choix. Ça c'est mon choix que je l'ai pris, ma femme ne peut rien, c'est moi que je suis parti, c'est moi que vais retourner ». (Mahdi)¹²

Un réservoir d'histoires de migration : le récit codifié

- 27 En général, deux tendances sont observables dans les récits des migrants de retour. La première, dont nous venons de parler, est la propension à réviser rétrospectivement les raisons et les conditions d'émigration dans le but d'appliquer à l'histoire la marque d'une intentionnalité cohérente et révélatrice de l'image de soi que le migrant désire présenter. La seconde, que nous allons exposer par la suite, est la tendance à formuler des raisons individuelles en puisant dans un répertoire collectif de motifs figés et collectivement partagés : en mettant en forme leur histoire privée, les locuteurs sont amenés à faire référence à des motivations qui peuvent être facilement compréhensibles et acceptables par ses interlocuteurs en dépit de leur réalité subjective.
- 28 Pour l'enquêteur qui commence à réunir de nombreux récits de migration, il s'agit d'un effet singulier de déjà-vu : au fur et à mesure qu'on avance dans la démarche d'enquête, certaines expressions et figures semblent se répéter presque à la lettre dans les entretiens. Ces éléments récurrents renvoient à un ensemble réduit et assez codifié d'argumentations utilisées pour expliquer des situations similaires. Il est important de préciser que, pour la plupart des migrants, ce processus ne relève pas nécessairement d'une volonté consciente de manipulation de la mémoire : l'expérience de l'émigration est interprétée et mémorisée — en même temps qu'elle est vécue — à travers le filtre d'une grille de concepts cristallisés dans des expressions courantes qui circulent dans l'espace discursif malien.
- 29 À ce propos, les travaux de Bakhtine sur le principe dialogique nous offrent un ancrage théorique valide. Il postule que tout discours est constitué par les traces de discours antérieurs, que toute histoire se forme dans un *background* culturel et idéologique, largement responsable de sa configuration discursive : « Toute causerie est chargée de transmissions et d'interprétations des paroles d'autrui. On y trouve à tout instant une "citation", une "référence" à ce qu'a dit telle personne, à ce qu'"on dit", à ce que "chacun dit", aux paroles de l'interlocuteur, à nos propres paroles antérieures, à un journal, une résolution, un document, un livre [...] parmi toutes les paroles que nous prononçons dans la vie courante, une bonne moitié nous vient d'autrui » (Bakhtine 1978 : 158).
- 30 Dans les récits des migrants, les « paroles qui viennent d'autrui » sont bien évidemment présentes : il s'agit surtout d'expressions figées, mais aussi de métaphores et d'images récurrentes, ainsi que de modules discursifs plus larges qui circulent dans les narrations. Ces « déjà-dit » (Authier-Revuz 2012) s'imposent dans les discours par leur caractère d'évidence et il convient au chercheur de les repérer afin d'en comprendre le fonctionnement et la portée. Analysons, à titre d'exemple, quelques-unes des expressions les plus significatives qui parcourent les récits des migrants maliens de retour :

Partir pour aider la famille :

« Nous, nous sommes partis avec l'idée d'aider la famille, même si on ne peut pas dire qu'ils n'avaient pas à manger. Quand nous sommes partis, l'objectif c'était cela, aider la famille à prospérer, à payer les taxes et à compléter l'alimentation. Nous on était dans cette logique ».(Mohammed)¹³

« Il y a beaucoup des gens ici au Mali, précisément dans la région de Segou, Baroueli, il y a tellement de pauvreté, les parents n'ont pas des moyens, les amis n'ont pas des moyens, raison pour laquelle les jeunes décident d'aller à l'extérieur pour avoir l'argent et aider la famille, les oncles, les cousins [...] ».(Dramane)¹⁴

- 31 L'expression « aider la famille », avec ses variantes « prendre en charge la famille/les parents » et « chercher quelque chose pour la famille/les parents », est mentionnée dans 70 % des entretiens que j'ai recueillis, toujours en lien direct ou indirect avec les raisons du départ ; l'aide à la famille est évidemment au cœur de la rhétorique officielle qui légitime socialement le fait d'émigrer au Mali. Ce schème discursif peut être décliné dans plusieurs versions argumentatives, nuancé par d'autres motivations et même intégré dans une trame discursive différente (partir comme investissement individuel, comme moyen de promotion sociale, etc.). Ce *leitmotiv* ne vient pas seulement affirmer une motivation personnelle ayant contribué au choix de l'expatriation, mais s'inscrit aussi dans le cadre des réflexions générales sur la migration à l'étranger. Les histoires de vie des migrants maliens, comme tout récit biographique, se configurent comme des espaces hybrides où la composante d'auto-narration individuelle s'imbrique intimement avec des segments de narration collective, des opinions personnelles et des excursus de caractère réflexif ou descriptif.
- 32 Dans le même champ sémantique de la solidarité familiale, nous retrouvons d'autres expressions réitérées dans les entretiens qui dénotent la présence d'un lien discursif entre migration et économie domestique, dans le milieu d'origine : le migrant est considéré comme l'espoir de la famille, certains parlent de l'obligation d'émigrer comme d'un impératif moral qui répond à la résolution d'une situation de précarité économique (la famille est dans la souffrance). Voyons quelques exemples :
- « Quand un garçon naît dans une famille, avec tout l'espoir qui est porté sur lui, en tant que garçon [...] maintenant tu trouves qu'il n'y a rien dans la famille. Dans ton milieu de résidence les perspectives ne sont pas bonnes pour que tu puisses trouver quelque chose ; donc c'est obligatoire pour toi de sortir et aller chercher quelque chose pour aider la famille ». (Faysal)¹⁵
- « Donc, en tant que jeunes, en ce moment, on était prêts, on était vraiment prêts pour aller à l'extérieur, tenter notre chance [...] avoir quelque chose pour la famille. On ne pouvait pas voir la famille dans la souffrance, étant jeunes et en bonne santé, rester sans rien faire, je crois que c'est un peu moche, c'est un peu mal vu. Donc on ne pouvait pas rester du tout ; on était obligé ! ». (Oumar)¹⁶
- 33 D'autres expressions répétées concernent les envois d'argent. Dans plusieurs entretiens les migrants motivent les transferts d'argent par le fait qu'on ne veut pas « manger tout seul » le plat de la migration. Ils disent aussi que quand une famille a « des fils en France », tout le monde se « retourne » vers eux : ceux qui restent au Mali « s'assoient ou croisent les bras », c'est-à-dire arrêtent de se préoccuper de la reproduction économique du groupe familial et adoptent une attitude de passivité et de dépendance envers les migrants :
- « Tu sais, quand j'étais là-bas j'envoyais des sous, même si je n'avais pas un centime [...] parce que je ne veux pas manger seul ». (Salif)¹⁷
- « Si je reste en France à envoyer des sous, eux (mes fils) ils vont manger. Moi je travaille, eux ils vont manger ; et quand j'ai la retraite, moi je retourne aussi, je trouve que les enfants sont restés avec les bras croisés. Eux, ils ne font pas quelque chose de sérieux encore ; ils vont dire : mon papa il est en France, il n'y a rien qui me manque ». (Ali)¹⁸
- « Quelqu'un qui vient de là-bas [d'Europe] [...] voilà [...] il a une vie garantie, il doit avoir plein d'argent dans sa poche. Ce n'est pas facile. Même quand tu reviens, tu pars à la famille, il y a les sœurs, il y a les frères [...] une fois que tu viens, tout le monde s'assoie et croise les bras ». (Mamadou)¹⁹

- 34 Toujours en lien avec le départ, un certain nombre d'expressions assimilent la migration à une aventure, à la recherche de la chance :

Partir pour tenter la chance :

« Je suis parti pour tenter la chance ; à ce moment là, j'avais terminé avec le travail, je voulais me faire une famille ». (Amid)²⁰

« À Bamako, la situation est changée, avec le chômage quand tu termines tes études il n'y a pas de travail. L'État ne donne plus de travail, dans le privé il faut connaître quelqu'un. Donc, avec ton diplôme, tu es tenté par la migration, tu te dis : je vais chercher ma chance ailleurs, tu vois ? ». (Alpha)²¹

- 35 Fréquemment, les migrants recourent aux adjectifs et pronoms possessifs pour qualifier cette locution : il ne s'agit pas de la chance au sens générique, c'est bien sa « propre chance » qu'on cherche à l'étranger. Par la matérialisation et la personnalisation de l'idée abstraite de fortune, les migrants inscrivent cette notion dans la matrice religieuse, celle d'un destin individuel déjà écrit et irrévocable, tel que l'explique Abdou dans le passage suivant :

« Nous disons que quand ta chance c'est fini [...] c'est-à-dire, en tant que croyant, quand tu as terminé ta dernière tartine, forcément tu va laisser le pays. Cela veut dire que Dieu a mesuré ta portion et l'a amenée dans un autre pays, le jour où tu auras terminé de manger ce que tu devais manger, en tout cas, qu'il soit volontairement ou à la force, tu devras partir. Voilà notre philosophie. Et comme Dieu a mesuré ta portion, si elle n'est pas encore terminée, rassure-toi, tu vas retourner là-bas ». (Abdou)²²

- 36 Une variante de la figure de la tartine que j'ai pu répertorier dans les entretiens est constituée par l'image de la ration d'eau à boire, ici extraite du récit de Salif, un migrant expulsé de France après trois ans d'émigration :

« Voilà, c'est la vie, c'est Dieu qu'a voulu que je me retrouve en Europe, quand c'est fini l'eau que je dois boire, si c'est fini, je dois retourner ». (Salif)²³

- 37 En définitive, le grand nombre d'expressions figées, d'images récurrentes et d'argumentations réitérées fait des récits de migrants maliens des formes hautement codifiées. La narration des raisons du départ est la partie qui renvoie le plus fréquemment à des discours instituants. En général, on observe un certain clivage entre codification et insertion d'arguments originaux dans les récits des migrants : les passages les plus codifiés correspondent souvent à la partie du récit qui relève d'un modèle de migration attaché au passé des Maliens en France (départs encadrés par la famille, envois réguliers d'argent, possibilité d'accumulation, facilité de promotion sociale au retour). En revanche, la partie la moins codifiée atteste des enjeux, des imprévus et des métamorphoses de la nouvelle migration à l'heure des politiques draconiennes en matière de frontières, séjours et nationalités : là où les histoires prennent des directions inédites qui ne collent plus avec l'idéologie communautaire de la migration traditionnelle, le discours se détache visiblement des formules rhétoriques et des arguments standardisés, en offrant des passages réflexifs originaux et personnels. Voyons le cas d'un expulsé qui examine son passé migratoire :

« L'impression à moi [...] je connais pas la vie des autres, je parle dans mon cas [...] même si j'ai le soutien de mon père, j'ai l'impression d'être abandonné par la famille parce que la famille ne peut rien me donner, tout ce que j'ai fait pour eux, ça reste dans le passé, par contre ce que je trouve ici, ils pensent que je dois leur donner encore ; quelque part, je ne veux pas dire que je regrette ce que j'ai fait pour la famille, mais quelque part, je me pose la question [...] si je savais ça [...] ça n'aurait pas eu de sens de se sacrifier comme ça pour la famille, parce qu'après tu retournes dans la merde et tu te démerdes tout seul »²⁴.

- 38 Ces types de passages inaugurent des parcours de déconstruction discursive des représentations dominantes et de négation de la rhétorique de la solidarité communautaire : le non-conformisme de la prise de parole questionne l'assujettissement idéologique au discours instituant sur la migration.

L'histoire de vie entre fétichisme et monnaie d'échange : le récit capitalisé

- 39 En octobre 2010, une année après la conclusion de mon travail de terrain au Mali sur les migrants de retour, j'ai reconnu, en feuilletant *Le Monde*, un visage très familier ; un des migrants que j'avais connu pendant ma fréquentation d'une des associations les plus actives dans la lutte pour les droits des migrants au Mali. La photo en question accompagnait un reportage dédié à l'histoire de Thierno. Dans l'article, j'ai retrouvé les passages principaux de la vie de Thierno : la narration de son expulsion de France, de son travail actuel et de son activisme dans les associations pour la cause des expulsés. Par la suite, je me suis aperçue que son témoignage réapparaissait dans différents articles de revues en ligne et qu'il faisait partie du matériel d'enquêtes de plusieurs travaux académiques. Grâce à son rôle associatif de premier plan, ainsi qu'à sa disponibilité et à ses capacités narratives, Thierno est probablement le premier d'une liste de migrants qui ont su faire de leur histoire une référence obligée dans le cercle restreint des chercheurs, journalistes et reporters intéressés à la question migratoire au Mali. Son récit, qu'il déploie avec une grande clarté, capte l'intérêt de ses intervieweurs, surtout là où l'histoire individuelle croise certains épisodes cruciaux de l'histoire collective des mouvements associatifs des migrants (les événements des Sans-papiers de l'église Saint-Bernard à Paris, les vagues d'expulsions massives de l'époque Chirac, la reprise des mouvements associatifs des migrants à Bamako, etc.). En l'écoutant on a même l'impression qu'il éprouve une fierté, due à la qualité de sa performance, face à son public de spécialistes en migration.
- 40 Sa vie racontée est intentionnellement proposée comme un fait social et, en tant que tel, elle est pondérée sur la base de ce que l'on pourrait définir, dans un glissement conceptuel, comme sa « valeur commerciale » ou sa valeur d'échange, à savoir la possibilité de convertir le récit en bénéfices d'ordre différent. Je fais moins référence à des bénéfices économiques (même si souvent la prestation narrative est troquée contre des petits services : achat de thé, de cigarettes, demande d'une petite somme d'argent) qu'à des avantages d'ordre symbolique. Le seul fait d'être sollicité par des chercheurs et journalistes européens (une catégorie qui symbolise l'Europe blanche, intellectuelle et riche) produit des effets considérables de visibilité et de reconnaissance statutaire qui ont des répercussions directes en termes de prestige dans le monde associatif, mais aussi dans le quartier, au marché et dans les différents milieux fréquentés par ces migrants. D'ailleurs, une histoire d'échec et de défaite — selon la considération courante de l'expulsion dans la société malienne — peut se tourner en faveur de son protagoniste qui se rend compte des multiples possibilités de capitalisation de son vécu migratoire ; ce même vécu qui était interprété auparavant exclusivement sous l'angle de la honte et du tabou social.
- 41 Dans mon expérience avec les migrants de retour et, notamment, avec ceux qui ont été expulsés ou refoulés, j'ai pu remarquer deux types de réactions fréquentes face à la

démarche d'enquête ethnographique ou journalistique²⁵. D'un côté, on observe une tendance à la suspicion (qui devient parfois indignation ouverte) provoquée par la sensation frustrante de perdre le droit de propriété sur sa propre histoire. Ce qui est pour le migrant une matière psychologique très sensible, fruit d'une expérience souvent douloureuse, semble assumer la forme anodine d'un matériel de travail, au mieux, intéressant. De plus, ce matériel biographique sera utilisé par l'enquêteur dans des contextes autres et avec des finalités qui échappent au contrôle de l'enquête. « Vous allez vous faire riches avec nos histoires » est un commentaire que j'ai souvent entendu et qui suggère la projection d'un ailleurs de fiction où le succès est atteint grâce à l'exploitation des histoires de vie d'autrui. D'un autre côté, on peut trouver une attitude de confiance et d'aisance dans la gestion du récit de vie, comme c'est le cas de Thierno.

- 42 Les deux postures ont en commun une prise de conscience, de la part des migrants, de l'existence d'un véritable marché d'histoires de migration, espace de métamorphose où un témoignage est convertible en ressource utile ; la différence demeure dans l'estimation des bénéficiaires de la plus-value générée par l'expérience relatée : à qui profitent les histoires des migrants ? Aux enquêteurs qui fabriquent un produit fini (une ethnographie, un article, un rapport) ou aux enquêtés qui offrent leurs matériaux narratifs ? Les deux peuvent en profiter, semble être la réponse d'un nombre croissant de migrants décidés à redéfinir leur place dans la filière des histoires et à abandonner la perception de soi en tant que simple pourvoyeurs de matières premières narratives : de cette manière, ils découvrent le récit de migration comme produit, comme performance narrative, comme genre autonome. La maîtrise des outils biographiques assure une revanche sociale, ainsi qu'une sortie de l'invisibilité.
- 43 Souvent, l'appropriation de l'histoire de vie est le résultat d'une trajectoire au sein d'associations de lutte pour la visibilité de la question migratoire sur la scène publique malienne. La demande de reconnaissance des individus se croise et s'articule avec une demande extérieure collective, tel qu'on le constate dans les réflexions de Thierno :
- « Maintenant ils [la société] ont pris un peu de réflexion sur les expulsés. Nous [les expulsés], on n'a pas de statut jusqu'à maintenant ; on n'est pas pris en considération nulle part. Et pourtant, la plupart d'entre nous a un métier, la plupart des expulsés, quel que soit leur niveau d'études, a une expérience dans le pays d'accueil. [...] Le combat que j'ai fait au sein de l'association ce n'est pas pour moi, c'est pour aider ceux qui arrivent derrière nous. »
- 44 Les mots de Thierno expriment une conscience claire de l'appartenance à un collectif qui réclame une reconnaissance statutaire. Son discours atteste aussi d'un changement en cours dans la société malienne : le retour des expulsés commence à être un sujet pourvoyeur d'une réflexion collective, il prend l'ampleur d'une question sociale (sans néanmoins perdre son halo de défaite individuelle). Ce « combat » pour la visibilité au Mali bénéficie, sans doute, de l'intérêt croissant suscité par la question des expulsions dans certains secteurs de l'opinion publique européenne. Clara Lecadet (2009 : 22) a observé dans ses travaux sur les mouvements associatifs des Sans-papiers et des expulsés maliens que « si cette irruption d'anciens expulsés dans le débat public n'ôte rien aux difficultés personnelles inhérentes à chaque retour, elle concrétise en tout cas l'apparition sur la scène politique et sociale de nouveaux acteurs, qui revendiquent en premier lieu leur autonomie ».
- 45 Le cas de Thierno peut être observé sous cet angle : il est le résultat de la construction d'une scène de visibilité multi-située qui relie des espaces discontinus entre le Mali et

l'Europe. Chaque segment de cette scène transnationale est alimenté par le rôle symbolique joué par l'autre. Les recherches et les reportages en matière de migration, fabriqués en Europe, se nourrissent des histoires de vie des migrants maliens en les utilisant parfois comme des garanties suffisantes de légitimité, des fétiches méthodologiques de la recherche, alors que les histoires des migrants au Mali profitent de l'autorité symbolique de l'Europe intellectuelle et politiquement engagée pour devenir des vecteurs de reconnaissance sociale.

La production d'une identité migrante et sa mise en scène : le récit en miroir

- 46 Pour mieux analyser ce jeu de miroir, revenons sur la situation d'enquête, le vis-à-vis entre enquêteur et migrant. Comme on l'a déjà remarqué, la réalisation de l'entretien résulte d'une séquence d'interactions dans laquelle chaque partenaire module son discours sur la base de la représentation préconçue de l'autre. En outre, les deux pensent pouvoir décoder les arrières-pensées et les intentions tacites de l'interlocuteur afin d'y adapter leur registre discursif.
- 47 L'enquêteur prépare soigneusement sa présentation : il joue souvent la carte de l'engagement politique pour se solidariser avec le migrant. Il bénéficie *a priori* d'un capital-confiance, en raison de son positionnement critique face aux politiques migratoires européennes. Au même titre que la question migratoire, sa fascination pour la « culture africaine » peut également constituer un terrain propice pour susciter l'entente, voire la sympathie de l'interlocuteur.
- 48 En revanche, l'enquêté n'a pas besoin de présenter ses « références » : l'appartenance à la catégorie de migrant se justifie apparemment par soi-même ; et, en tout cas, ce n'est pas lui qui cherche le dialogue, la complicité et finalement la concession d'un entretien. Il se retrouve, donc, dans une position stratégique qui lui garantit l'avantage de pouvoir décider d'accorder sa parole ou pas. Il contrôle aussi la sélection des séquences narratives qu'il fait entrer dans son histoire. Néanmoins, une fois l'entretien réalisé, il perd ses avantages sur l'enquêteur qui devient, à son tour, responsable du choix de la destination et de l'usage final de la narration acquise.
- 49 De cette manière, l'histoire de vie est construite comme objet autonome par le migrant et, successivement, déconstruite par l'enquêteur et recomposée autrement, en tant que pièce d'un nouveau discours. D'ailleurs, le récit de migration n'est pas le seul à jouir d'une autonomie transitoire ; l'identité narrative qui s'en dégage — l'identité migrante — est, en réalité, un produit aussi fragile et provisoire que l'équilibre des rôles qui prennent vie au cours de l'entretien. On voit bien, par là, que les possibilités de capitalisation sociale et politique de l'expérience migratoire dépendent de la capacité des sujets d'affirmer une identité migrante valorisante en dehors de la contingence d'une démarche d'enquête particulière. Il s'agit de stabiliser, de solidifier et, surtout, de mettre en valeur l'appartenance à une catégorie sociale, qui bénéficie de l'intérêt international, en vu de son usage local dans le milieu d'origine.
- 50 La question est alors complexe : quels sont les éléments qui font d'un migrant un sujet intéressant aux yeux des enquêteurs européens ? Comment assembler ces éléments dans un récit pour produire une image positive de soi ? Comment concilier une autoreprésentation construite à l'usage de chercheurs étrangers avec les paramètres

locaux du crédit social ? La mise en œuvre de ces complexes opérations de gestion de soi engendre des identités en équilibre précaire entre des positions divergentes : l'interception des attentes des enquêteurs, l'aspiration à la notoriété et la sauvegarde d'une vision positive de soi-même. En ce qui concerne les attentes des enquêteurs européens, il est utile de reprendre les observations de J.-C. Passeron (1990 : 14) sur les problématiques inhérentes à l'usage des récits biographiques : selon l'auteur, ce que les enquêteurs cherchent, c'est avant tout un profil reconnaissable. « On pourrait se persuader, à la lecture de certaines publications modernes, tant anthropologiques que sociologiques, que l'auteur-chercheur, avant de choisir ses héros tirés des profondeurs de l'anonymat populaire ou exotique, a mis en compétition des vies d'hommes, non plus pour décerner un prix d'excellence éthique, mais celui de la *typicité* [...]. Pourvu qu'il vous soit détaillé sans trop de maladresse, un *exemplaire sociographique* (un profil de vie prélevé à la va-comme-je-te-pousse dans la réalité) vous fera toujours l'impression d'être un *type sociologique* explicatif ou récurrent. »

- 51 Il faut dire que le contenu de ce type sociologique, ici le migrant, varie considérablement en fonction des différents enquêteurs et enquêtes (un reportage pour une chaîne généraliste ne va pas traiter les sujets de la même manière qu'une thèse doctorale). En tout cas, il est indéniable que la diffusion en Europe d'un certain regard sur la migration — en tant qu'expression du sous-développement du Sud — produit un effet de « typicité » : les migrants continuent d'être associés à des images de fuite de la pauvreté, de la famine et de l'instabilité politique. Paradoxalement, cette « typicité » constitue un point de référence aussi pour les interviewés dans leurs récits d'expatriation.

« Ce qui m'a poussé à aller en France [...] en réalité notre position ici en Afrique, tout le monde le sait, on a pas mal de problèmes, nos cultures [...] ça va plus ; ne pluie pas assez [...] il y a la sécheresse ; il y a un peu de tout. On a vu que ça ne va pas ». (Oumar)²⁶

- 52 Dans son récit, Oumar utilise, à plusieurs reprises, des expressions telles que « tout le monde le sait », « il ne faut même pas demander », etc. L'évidence des raisons qui ont fait de lui un migrant est à tel point incontestable dans son exposition qu'elle ne mérite pas d'explications. Et en effet, Oumar se limite à énumérer les problèmes qui troublent la reproduction économique en milieu rural sans approfondissement. Il est intéressant d'observer le passage rapide d'un sujet singulier à un sujet pluriel qui emprunte la voix chorale d'une collectivité homogène. Oumar ne cache pas son désir de valider ses argumentations par la force du sens commun.

- 53 La référence à un imaginaire qui entrelace migration, pauvreté et cohésion communautaire est toujours présente. Cette référence reste valide aussi lorsqu'il est question de se distinguer et de marquer la distance par rapport aux discours dominants, comme c'est le cas de Alpha, un petit entrepreneur bamakois, propriétaire d'un magasin de téléphones mobiles :

« La plupart des gens qui partent là-bas ne sont pas intellectuels : ils quittent la brousse parce que il y a la misère ; ils n'ont rien, ils cherchent vraiment des trucs pour aller chercher quelque chose et puis venir faire ça au pays. Donc, moi j'étais intellectuel [...] parce que, à chaque fois que je passais, les gens s'étonnaient de mon français par rapport à mes compatriotes ». (Alpha)²⁷

- 54 Alpha s'efforce de souligner la divergence entre l'image courante du migrant malien — ressortissant d'un milieu rural cerné par la misère, sans ressources ni instruction, engagé dans une migration à court terme — et son profil d'intellectuel caractérisé par une bonne maîtrise du français et, en général, par un projet migratoire plus ambitieux. Son discours

visé à construire une identité migratoire cohérente, à la fois avec le milieu urbain de classe moyenne d'où il provient et avec le contexte social et culturel auquel il s'associe : le monde des ONG, des projets d'aide au développement et des interventions sociales. L'attitude singulière par laquelle il se dispose à guider le développement de l'entretien, dès que je m'apprête à enregistrer, est symptomatique de ce positionnement :

« Je vais dire ce que j'ai dit. Ok. Entretien avec Annalisa. Ordre du jour : parcours migratoire. Présentation de la personne, d'accord : je m'appelle A. M. S. mais on m'appelle communément Alpha, donc je suis peul, j'ai 42 ans, je suis marié, père d'un enfant, je suis intellectuel, comme ma femme. Les raisons qui ont fait que j'ai émigré en Europe [...]. Primairement, j'avais fait plusieurs visites en France, plus précisément à Toulouse. Plus précisément, j'avais été invité par un ami, un docteur, donc on s'est sympathisés ici dans le cadre d'une ONG il a vu que je suis un homme sérieux, il m'a fait une lettre d'invitation et c'est passé [...]. Comme dans ma première visite en Europe j'ai vu vraiment que c'était un pays développé, pourquoi ne pas tenter aller avoir de l'expérience là-bas, pour venir faire des transferts de compétences ? Parce que il y a un système en Europe dans les taxiphones avec plusieurs lignes que je voudrais développer. Donc la deuxième fois j'ai décidé d'aller voir encore en France, mais dans le cadre de me perfectionner davantage. Non seulement chercher des compétences mais essayer de travailler dans d'autres domaines pour avoir un peu de sous et, puis, faire un transfert de compétences ».

(Alpha)²⁸

- 55 On remarque, d'abord, la propension à structurer l'entretien comme s'il s'agissait d'une réunion de travail, avec l'utilisation d'expressions pragmatiques d'ordre organisationnel, tel que « ordre du jour ». L'insistance sur la désignation d'intellectuel, que Alpha utilise comme une marque d'identité déterminante, a la même valeur autoréférentielle que l'emploi d'un vocabulaire technique emprunté à la terminologie des organisations de coopération internationale. Ancien bénéficiaire d'un projet de codéveloppement, Alpha doit le financement de sa petite entreprise au Mali à la fréquentation des ONG en France. C'est pour cela qu'il se montre intéressé, autant que moi, à consolider notre relation interpersonnelle au-delà de la situation d'enquête : il nourrit tacitement l'espoir que je puisse être un contact utile afin d'accéder à de nouvelles opportunités de financements.
- 56 En définitive, on observe l'émergence dans les récits de deux profils principaux en lien avec l'imaginaire de l'émigration malienne en Europe. D'un côté, on trouve l'entrepreneur/intellectuel : sa présentation met en scène une individualité forte et audacieuse. De l'autre, il y a le travailleur exilé au nom d'une solidarité familiale qui contraint son départ. Dans le premier cas, la migration constitue une voie privilégiée de promotion sociale ; elle est envisagée en tant qu'entreprise fortement individualisée et particularisée mais aussi comme une question d'opportunité et de « chance » personnelle. Ce discours est pourtant moins fréquent que celui qui convoque une rhétorique de la nécessité et qui fait de l'expatriation une conséquence de la pauvreté et de la précarité socio-économique.
- 57 Nombreux auteurs (Peraldi 2002 ; Tarrius 2002 ; Portes *et al.* 2003) s'accordent, aujourd'hui sur la pertinence de reconsidérer la migration, dans l'ère de l'« Afrique des individus »²⁹, comme expérience sociale attachée à l'émergence des classes moyennes. Depuis la crise du modèle d'ascension sociale portée par l'État et par les réseaux politiques clientélistes, l'émigration offre une nouvelle chance de réinvestissement professionnel aux membres des classes africaines émergentes (Bertoncello & Bredeloup 2004).

58 Néanmoins, au-delà des analyses académiques, la migration pour le grand public en Europe reste fondamentalement une question de clivage économique entre un Nord riche et un Sud pauvre ou appauvri. Pour cela, un récit de vie qui insiste sur la pauvreté, au nom d'une défense de l'émigration, d'un point de vue moral (et non d'un point de vue éthique prônant le droit universel à la circulation)³⁰, jouira de l'approbation d'une audience plus large en Europe qu'une histoire de progression individuelle ; car l'entrepreneur et l'aventurier sont des figures beaucoup plus controversées et ambiguës que celle de l'exilé, victime de la famine, des conflits et de la pénurie. Les migrants, à l'instar des chercheurs et des journalistes, ne sont pas insensibles aux inclinations de leur public, comme on a essayé de le démontrer. C'est ainsi que les narrations biographiques s'affirment en tant que lieux d'assemblages, de projections et, en l'occurrence, de réinventions des identités, au carrefour d'imaginaires hybridés et de représentations changeantes.

59 ❖

60 Les réflexions que je viens de présenter ont tenté de pointer des pistes pour la compréhension de la complexité des mécanismes de construction, circulation et reproduction des biographies migrantes. J'ai surtout souhaité attirer l'attention sur une question souvent reléguée dans les coulisses du travail de terrain des ethnographes, journalistes ou reporters qui se dédient à étudier les migrations internationales, à savoir le processus de fabrication des histoires de vie des migrants et leurs multiples implications sur le plan social et politique.

61 La création d'une demande spécifique d'histoires et de témoignages de migration produit au Mali des effets concrets de transformation des imaginaires liés à la migration internationale ; elle permet la projection des migrants sur une scène de visibilité internationale et les encourage à l'exploration des différentes possibilités de capitalisation de leur expérience migratoire qui est convertie, par sa traduction en performance narrative, en moyen de légitimation sociale, de prestige et, sporadiquement, en source de revenus.

BIBLIOGRAPHIE

APITZSCH, U. & SIOUTI, I., 2007, *Biographical Analysis as an Interdisciplinary Research Perspective in the Field of Migration Studies*, Frankfurt, Research Integration, Universität Frankfurt am Main.

APPADURAI, A., 1996, *Modernity at Large, Cultural Dimensions of Globalisation*, Minnesota, University of Minnesota Press.

AUTHIER-REVUZ, J., 2012, « Dire à l'autre dans le déjà dit : interférences d'altérités interlocutives et interdiscursives au cœur du dire », in C. U. LORDA MUR (ed.), *Polifonia e Intertextualidad en el Dialogo*, Madrid, Oralia, Arco Libros : 19-44.

BAKHTINE, M., 1978 [1934], *Esthétique et théorie du Roman*, Paris, Gallimard (« tel »).

- BERTAUX, D., 1976, *Histoires de vie ou récits de pratiques ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Paris, Rapport du CORDES.
- BERTAUX, D., 1997, *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan.
- BERTONCELLO, B. & BREDELOUP, S., 2004, *Colporteurs africains à Marseille. Un siècle d'aventures*, Paris, Autrement.
- BLANCHET, A., 1976, *Dire et faire dire*, Paris, Armand Colin.
- BOURDIEU, P., 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63 : 69-72.
- CATANI, M. & MAZÉ, S., 1982, *Tante Suzanne. Une histoire de vie sociale*, Paris, Les Méridiens.
- CHEVALIER, Y., 1979, « La biographie et son usage en sociologie », *Revue française de science politique*, 29 (1) : 83-101.
- CLOT, Y., 1989, « L'autre illusion biographique », *Enquête, Biographie et cycle de vie*, – <<http://enquete.revues.org/document99.html>>.
- COHEN, J., 2004, *The Culture of Migration in Southern Mexico*, Austin, University of Texas Press.
- DAUM, C., 2002, « Aide au retour volontaire et réinsertion au Mali : un bilan critique », *Hommes & migrations*, 1239 : 40-48.
- DELCROIX, C., 2001, *Ombres et lumières de la famille Nour : comment certains résistent face à la précarité*, Paris, Payot.
- DEMAZIÈRE, D., 2008, « L'entretien biographique comme interaction négociations, contre-interprétations, ajustements de sens », *Langage et société*, 123 : 15-35.
- DEMAZIÈRE, D. & DUBAR, C., 1997, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*, Paris, Nathan.
- DEMAZIÈRE, D. & GLADY, M., 2008, « Introduction », « Pratiques de l'entretien : construction du sens et de l'interaction », *Langage et société*, 123 : 5-13.
- DURAND, P., 2008, « Illusion biographique et biographie construite », *Contextes*, 3, – <<http://contextes.revues.org/1983>>.
- FISCHER-ROSENTHAL, W., 1989, « Life Story Beyond Illusion and Events Past », *Enquête*, 5, <<http://enquete.revues.org/110>>.
- FLORIANI, W., 2004, *Identità di frontiera : migrazione, biografia, vita quotidiana*, Catanzaro, Rubettino Editore.
- GHIGLIONE, R., 1986, *L'homme communiquant*, Paris, Armand Colin.
- GOFFMAN, E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, Paris, Éditions de Minuit.
- GUMPERZ, J.-J., 1989, *Engager la conversation*, Paris, Éditions de Minuit.
- GUPTA, K. & FERGUSON, J., 1992, « Beyond Culture : Space, Identity, and the Politics of Difference », *Cultural Anthropology*, 7 (1) : 6-23.
- HAHN, H. P. & KLUTE, G., 2007, *Culture of Migration. African Perspectives*, Munster, Lit Verlag.
- HEINICH, N., 2010, « Pour en finir avec l'“illusion biographique” », *L'Homme*, 195-196 : 421-430.

- KOHLI, M., 1989, « Le cours de vie comme institution sociale », *Enquête*, 5, – <<http://enquete.revues.org/document78.html>>.
- LECADET, C., 2009, « Grévistes, sans-papiers et migrants expulsés vers le Mali : dialectique du visible et de l'invisible dans des formes inédites de luttes sociales », « E-Migrinter », *Langage et société*, 4 : 17-27.
- LECLERC-OLIVE, M., 1997, *Le dire de l'événement (biographique)*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- MAITILASSO, A., 2012a, « Il ritorno costruito : storie di reinserimento dei migranti in Mali tra vecchi modelli e nuove rappresentazioni », *Archivio Antropologico del Mediterraneo*, 14 (2) : 55-64.
- MAITILASSO, A., 2012b, « Migrants che tornano : traiettorie d'inclusione, percorsi di esclusione e soggettività emergenti », *Afriche e Orienti*, 1-2 : 217-232.
- MARIE, A. (DIR.), 1997, *L'Afrique des individus*, Paris, Karthala.
- MARKIEWICZ-LAGNEAU, J., 1976, « L'autobiographie en Pologne ou de l'usage social d'une technique sociologique », *Revue française de sociologie*, 17 (4) : 591-613.
- NDIONE, B. & LOMBARD, J., 2004, « Diagnostic des projets de réinsertion économique des migrants de retour : étude de cas au Mali (Bamako, Kayes) », *Revue européenne des migrations internationales*, 20 (1) : 169-195.
- PASSERON, J.-C., 1990, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 31 : 3-22.
- PERALDI, M., 2002, *La fin des norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- PORTES, A., GUARNIZO, L. & LANDOLT, P., 2003, *La Globalización desde abajo. Transnacionalismo inmigrante y desarrollo : la experiencia de Estados Unidos y América Latina*, Mexico, FLACSO.
- PRUVOST, G., 2008, « La production d'un récit maîtrisé : les effets de la prise en note des entretiens et de la socialisation professionnelle. Le cas d'une enquête dans la police », *Langage et société*, 123 : 73-86.
- QUIMINAL, C., 2002, « Retours contraints, retours construits des émigrés maliens », « Retour d'en France », *Hommes & migrations*, 1236 : 35-43.
- RICŒUR, P., 1983, *Temps et Récit, I, L'intrigue et le récit historique*, Paris, Éditions du Seuil.
- RICŒUR, P., 1990, *L'éthique et morale. Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil.
- RICŒUR, P., 1991a, « Life in Quest of Narrative », in D. WOOD (ed.), *On Paul Ricœur, Narrative and Interpretation*, London, Routledge : 20-33.
- RICŒUR, P., 1991b, « Narrative Identity », in D. WOOD (ed.), *op. cit.* : 188-199.
- SAYAD, A., 1999, « Immigration et "Pensée d'État", la double peine de l'émigré », Numéro spécial, « Délits d'immigration », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 129 : 5-14.
- TARRIUS, A., 2002, *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris, Ed. Balland.
- THOMAS, W. I. & ZNANIECKI, F., 1998 [1919], « Le paysan polonais en Europe et en Amérique : récit de vie d'un migrant », in P. TRIPIER (dir.), *Une sociologie pragmatique par Pierre Tripier*, Paris, Nathan.

VEITH, B., 2004, « De la portée des récits de vie dans l'analyse des processus globaux », *Bulletin de méthodologie sociologique*, 84 : 49-61.

NOTES

1. Pour préserver la confidentialité sur l'identité des acteurs mentionnés, les noms propres utilisés dans cet article sont des noms fictifs.
2. Les matériaux ethnographiques présents dans cet article sont extraits d'une recherche anthropologique réalisée en 2009 dans les villes maliennes de Bamako, Kayes et dans le village de Baroueli (Segou). J'ai recueilli plusieurs entretiens biographiques pour retracer le parcours de 35 migrants réinstallés dans le milieu d'origine (19 migrants de retour volontaire et 16 migrants de retour forcé). Les résultats de l'enquête ont été présentés dans deux articles récemment publiés (MAITILASSO 2012a, b).
3. Pour une discussion exhaustive de la querelle autour des questions soulevées par le texte de Bourdieu, voir l'article de Natalie HEINICH (2010).
4. Plusieurs auteurs (COHEN 2004 ; HAHN & KLUTE 2007) ont travaillé sur la construction, dans les milieux d'origine, d'une « culture de la migration » qui informe sur les pratiques sociales, les attentes et les imaginaires des membres de ces sociétés.
5. Sur la question de l'impact social des migrations de retour au Mali, il existe plusieurs travaux (DAUM 2002 ; QUIMINAL 2002 ; NDIONE & LOMBARD 2004) ; en particulier à propos du statut ambigu des migrants expulsés, voir C. LECADET (2009).
6. Oumar, entretien réalisé le 14/08/09, à Kayes.
7. Mahdi, entretien réalisé le 13/08/09, à Kayes.
8. On fait référence à une logique argumentative récurrente dans le *corpus* des entretiens récoltés, sans citer des textes concrets.
9. *Ibid.*
10. Alì, entretien réalisé le 14/08/09, à Kayes.
11. Madiba, entretien réalisé le 02/09/09, à Bamako.
12. Mahdi, entretien réalisé le 14/08/09, à Kayes.
13. Mohammed, entretien réalisé le 11/08/09, à Kayes.
14. Dramane, entretien réalisé le 12/09/09, à Baroueli.
15. aysal, entretien réalisé le 29/08/09, à Bamako.
16. Oumar, entretien réalisé le 14/08/09, à Kayes.
17. Salif, entretien réalisé le 02/09/09, à Bamako.
18. Alì, entretien réalisé le 14/08/09, à Kayes.
19. Mamadou, entretien réalisé le 04/09/09, à Bamako.
20. Amid, entretien réalisé le 05/09/09, à Bamako.
21. Alpha, entretien réalisé le 21/08/09, à Bamako.
22. Adbou, entretien réalisé le 25/08/09, à Bamako.
23. Salif, entretien réalisé le 02/09/09, à Bamako.
24. Thierno, entretien réalisé le 28/08/09, à Bamako.

25. Il est important d'observer que les deux postures décrites par la suite reflètent des sensations générales diffusées parmi les migrants, indépendamment des relations de confiance de longue période que les enquêteurs peuvent être capables de bâtir avec leurs informateurs.

26. Oumar, entretien réalisé le 14/08/09, à Kayes.

27. Alpha, entretien réalisé le 21/08/09, à Bamako.

28. *Ibid.*

29. En écho à l'ouvrage collectif coordonné par A. MARIE (1997).

30. On fait référence à la différence entre éthique et morale proposée par P. RICŒUR (1990) : « Je réserverai le terme d'«éthique» pour la visée d'une vie accomplie sous le signe des actions estimées bonnes et celui de «morale» pour le côté obligatoire, marqué par des normes, des obligations, des interdictions. » Dans ce sens, selon une perspective éthique, la migration devrait pouvoir se justifier comme action estimée bonne pour tous. Il ne serait pas nécessaire de recourir à une légitimité morale octroyée pour des raisons de force majeure (la pauvreté, la guerre, les besoins familiaux).

RÉSUMÉS

Cet article interroge les modes de production et de reproduction des récits de migration. Les histoires seront traitées non seulement comme sources de recherche ethnographique et comme enquête journalistique, mais aussi comme des moyens spécifiques de comprendre et de façonner l'expérience de la migration. De cette façon, nous viserons moins à alimenter un débat méthodologique sur l'usage des matériaux biographiques dans une recherche qualitative, qu'à mettre en lumière les multiples effets de ce phénomène sur la société, en termes de création d'une demande d'histoires de migration et, par conséquence, d'un véritable « marché de mots » où les migrants, qui ont acquis une solide maîtrise narrative, peuvent troquer leurs récits de vie contre une reconnaissance sociale, du prestige ou même de l'argent.

This article studies the ways migration narratives are being produced and reproduced. Such stories shall be treated not only as sources of the ethnographical research and journalistic enquiry, but also as specific ways of understanding and shaping the experience of migration. This way I intend—more than feeding the methodological debate of how to use the biographical materials in a research—to highlight the multiple effects of this phenomenon over society, in terms of creation of a market of migrational stories. In this market, migrants, acting as true narrative experts, can exchange their stories for social recognition, prestige, or even money.

INDEX

Mots-clés : Mali, méthode biographique, migration

Keywords : Mali, Biographical Method, Migration

AUTEUR

ANNALISA MAITILASSO

Centre d'analyse et d'intervention sociologiques (CADIS), EHESS, Paris.